

HISTOIRE
GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE
DE L'EUROPE.
TOME X.

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON,
RUE S.-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9, PRÈS LA POSTE AUX CHEVAUX.

HISTOIRE
GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE
DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE
JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME ;

PAR

M. LE COMTE DE LACÉPÈDE,

PAIR DE FRANCE,

GRAND'CROIX DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
L'UN DES PROFESSEURS-ADMINISTRATEURS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES,
ET DE TOUTES LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE L'EUROPE.

TOME DIXIÈME.

PARIS,
MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, ÉDITEURS,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

1826.

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE
JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME.

SUITE DE LA DIX-NEUVIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 1369 JUSQUES EN 1430.

Depuis long-temps une grande puissance d'Italie suivait le cours de ses prospérités. Pierre Loredano, amiral de la flotte vénitienne, attaqué par les Turcs auprès de Gallipoli, avait remporté sur eux une victoire complète, et les avait contraints à faire la paix (1416).

Le patriarche d'Aquilée s'étant ligué contre les Vénitiens avec Sigismond, ils avaient entrepris et terminé la conquête du Frioul (1420) sous la conduite du brave Philippe des Arcelli. Leurs armes

avaient fait de grands progrès dans la Dalmatie; et, pendant que leur territoire s'accroissait, leur commerce était devenu si florissant que le seul fret de leurs vaisseaux leur rapportait plus de six cent mille ducats.

Leur bonheur paraissait devoir être d'autant plus durable que le doge Thomas Mocenigo n'avait rien négligé de ce qui pouvait accroître, parmi ses concitoyens, le progrès des lumières et de la civilisation. Il avait commencé de former la fameuse bibliothèque de Saint-Marc; mais les nobles vénitiens se séparaient chaque jour de plus en plus de la nation. Le peuple allait bientôt se trouver entièrement étranger au gouvernement de sa patrie; les oligarques de Venise allaient être obligés, pour conserver le pouvoir, non-seulement d'éblouir constamment les citoyens par la gloire de la république, de leur faire oublier leur servitude en leur assurant la justice la plus impartiale, en garantissant leurs richesses, en multipliant leurs divertissements et leurs fêtes, en favorisant tous leurs plaisirs, mais encore de se résoudre au sacrifice d'un grand nombre de jouissances de l'orgueil, de s'imposer des habitudes pénibles, de se soumettre à de redoutables investigations, de se résigner à des soupçons odieux, et bientôt d'établir l'action terrible d'un gouvernement secret, toujours prêt à frapper dans l'ombre les têtes élevées et regardées comme dangereuses.

Thomas Mocenigo termina ses jours; François

Foscari, procureur de Saint-Marc, fut choisi pour le remplacer. On ne demanda pas l'approbation du peuple comme lors de la nomination de tous les doges qui l'avaient précédé; on se contenta de faire proclamer le nouveau prince par le plus ancien des nobles électeurs (1423). Quelques siècles avant cette époque, le peuple, jaloux de ses droits, aurait renversé le gouvernement qui les aurait violés; mais la dignité de doge n'était plus la même : ce chef de la république avait perdu presque tout son pouvoir. De nouvelles entreprises commerciales occupèrent les citoyens, et de nouvelles victoires allaient exciter leur enthousiasme.

L'oligarchie ne régnait pas à Gênes comme à Venise; mais l'anarchie ne cessait d'y renaître. Le marquis de Monferrat était allé à Savone pour apaiser une sédition; les Génois, fatigués de son administration, s'insurgèrent contre son lieutenant, qui eut à peine le temps de se sauver avec les autres officiers du marquis de Montferrat. George Adorne fut élu doge avec beaucoup de solennité (1413). Il était aimé de tous les citoyens; mais, par une nouvelle et déplorable suite du défaut de véritables lois fondamentales, les Génois étaient impatients de toute espèce d'autorité. Baptiste Montaldo, les Spinola et plusieurs autres familles opulentes excitent contre Adorne un grand mouvement populaire. Adorne abdique le dogat; Barnabé de Goano lui succède (1415). Trois mois

après il est chassé par la faction des Frégose et des Adorne, et le dogat est conféré à Thomas Frégose.

Alphonse, roi d'Aragon, veut enlever la Corse aux Génois. Il prend Calvi, et met le siège devant Bonifacio. Une flotte génoise, commandée par un frère du doge, ravitaille Bonifacio, oblige Alphonse à lever le siège, et reprend la ville de Calvi (1420).

Un ennemi plus dangereux pour Gênes veut soumettre cette république à sa domination. Philippe-Marie, duc de Milan, fait marcher ses troupes contre les Génois; elles sont commandées par François Bussoni, dit Carmagnole, qui, par sa valeur et son mérite, était devenu de simple soldat l'un des plus célèbres capitaines de l'Europe (1421). C'était à cet habile général que Philippe-Marie venait de devoir la conquête de Bergame, de Crémone, de Parme et de Brescia. Carmagnole s'empare d'Albenga; il prend plusieurs autres petites places, et assiège Gênes par terre pendant que sept galères catalanes tiennent le port bloqué. La république manquant d'argent, le doge Thomas Frégose avait vendu Livourne aux Florentins; il fait tout ce qui est en son pouvoir pour la défense de sa patrie. Mais la république subit tous les malheurs attachés à une longue anarchie : elle tombe sous la domination de Philippe-Marie, et Carmagnole la gouverne au nom du duc.

Une guerre bien plus terrible ravageait la Bohême : les malheurs que les passions, l'ignorance

et les préjugés avaient empêché de prévoir accablent ce royaume; les Bohémiens, profondément irrités du supplice de Hus et de Jérôme de Prague, se confédèrent pour venger leur mort. Ils élisent pour leur chef Jean de Toveznou, dit *Ziska*, c'est-à-dire le Borgne, parce qu'il avait perdu un œil dans un combat. Une autre armée de Bohémiens se rassemble dans le cercle de Béchin sous le commandement de Nicolas, seigneur de Huffniécy. Ils se réunissent au nombre de plus de quarante mille sur une montagne pour y célébrer l'office divin; leur camp devient une ville : on la nomme *Tabor*, qui veut dire *camp*.

Ziska, investi de toute la confiance de la nation, marche à Prague à la tête de son armée, s'empare de l'hôtel-de-ville, où, suivant quelques historiens, les sénateurs sont massacrés.

Wenceslas meurt d'une attaque d'apoplexie (1419). Il n'avait pas d'enfants; son frère Sigismond prend le titre de roi de Bohême : mais les hussites le regardent comme coupable de la mort des deux docteurs dont ils vénèrent la mémoire; ils refusent de le reconnaître pour leur souverain.

Il tient une diète provinciale à Brünn en Moravie, lance les décrets les plus sévères contre les hussites, va à Breslau, et y fait mettre à mort plusieurs des insurgés. Cette conduite impolitique soulève presque tous les Bohémiens, et leur indignation devient extrême lorsqu'ils apprennent que le pape Martin V a publié une croisade contre

les hussites et tous leurs adhérents. Les Taborites se joignent aux hussites; Sigismond menace d'assiéger la ville de Prague avec une armée de plus de cent mille hommes; les confédérés vont camper sous ses remparts; Sigismond néanmoins parvient à pénétrer dans le château qui n'avait pas été pris par les insurgés, s'y fait couronner roi de Bohême par l'archevêque de Prague, et commence le siège de la ville. Les bourgeois se défendent avec le plus grand courage; Ziska, qui avait placé son camp et l'avait retranché sur la montagne qui a conservé son nom, attaque Sigismond avec tant de vigueur que ce prince est obligé de se retirer en Moravie. L'enthousiasme religieux, celui de la victoire, l'amour de la liberté enflamment les hussites. Ils ravagent les terres de ceux qui n'ont pas voulu se réunir sous leurs enseignes, prennent le château de Prague, deviennent les maîtres des principales villes du royaume, et tiennent une diète à Czaslau; ils y établissent les quatre articles fondamentaux de leur croyance; ils veulent que toutes les prières soient en langue vulgaire; que l'on maintienne la communion sous les deux espèces; que l'on ôte au clergé ses immenses possessions, et que les ecclésiastiques soient soumis dans les affaires criminelles aux tribunaux séculiers.

Ils déclarent solennellement Sigismond déchu de tous ses droits à la couronne. On forme un conseil de régence pour gouverner la Bohême

jusques à l'élection d'un nouveau monarque; on propose de nommer roi de Bohême Koributh, neveu du duc de Lithuanie; et la diète lui envoie des députés (1422).

De nombreuses troupes d'Allemands portent bientôt le fer et le feu dans les champs de la Bohême; Sigismond s'avance du côté de la Moravie; Ziska disperse les troupes germaniques, marche contre Sigismond, et défait entièrement sa formidable armée auprès de Teutschbrod.

Les quatre électeurs du Rhin et plusieurs princes d'Allemagne, effrayés de tant de victoires, s'assemblent à Nuremberg. Ils se concertent pour faire cesser cette guerre désastreuse, qui est près d'incendier toute la Germanie, et qu'en écoutant les leçons de la sagesse, on aurait pu prévenir si facilement. Les citoyens de Prague se soumettent à Koributh; mais les idées de presque tous les Bohémiens ont changé. Ziska, les nobles et les Taborites ne veulent plus d'un prince étranger; Koributh assiège en vain le château de Carlstein : il renonce à la couronne de Bohême, et se retire en Lithuanie.

Une diète générale se réunit cependant à Nuremberg. On y décide à l'unanimité que Sigismond sera secouru contre les hussites. La Germanie croit avoir besoin de s'armer tout entière contre Ziska et les confédérés; les princes désirent qu'on ait recours à une mesure extraordinaire; ils proposent de lever une grande armée régulière, de

la faire soudoyer par tous les états germaniques, et de faire payer pour cet objet le centième de toutes les propriétés mobilières et immobilières. Les villes opposent une résistance invincible à l'établissement d'une armée qui menacerait sans cesse leur indépendance et les libertés de leurs citoyens. On arrête qu'on suivra les anciens usages féodaux; on dresse une liste de la cavalerie, de l'infanterie, de l'artillerie et des équipages que chaque état doit fournir comme vassal de l'empire; et cette liste forme la première *matricule* du saint empire romain.

Le nouvel électeur de Brandebourg, Frédéric de Hohezzoleren, ayant été nommé généralissime de l'armée germanique, un corps de cette armée forme le siège de Saatz. Ziska marche au secours de la place, et les troupes allemandes sont mises en déroute.

Albert III, dernier électeur de Saxe, de la maison d'Oscanie ou d'Aschersleben, meurt bientôt après cette défaite des troupes de l'Empire. Sa succession est disputée par Frédéric-le-Belliqueux, margrave de Misnie et landgrave de Thuringe, l'électeur de Brandebourg, qui les réclame pour son fils le prince Jean, époux de la fille unique d'Albert, les ducs de Brunswick et le duc de Saxe Lavenbourg. Sigismond ne croyait pas pouvoir réduire les Bohémiens sans le secours du margrave de Misnie : il lui avait d'ailleurs accordé quelques années auparavant une *expectative solennelle* sur

l'électorat, le duché et le comté palatin de Saxe; et le margrave non-seulement lui promet de l'assister avec toutes ses forces contre les insurgés, mais encore lui remet une somme de 100,000 florins d'or. Sigismond prononça en faveur de Frédéric-le-Belliqueux, et l'investit à Bude, avec le consentement des électeurs, du duché de Saxe, de la dignité électorale, de l'office de grand maréchal, du palatinat de Saxe, du comté de Brême et du burgraviat de Magdebourg.

Les dangers qui menacent Sigismond s'accroissent chaque jour. Ziska, qui a défait les partisans de Koributh, réunit toutes les forces des hussites, repousse les offres du roi des Romains, s'avance vers la Moravie, et va porter les derniers coups à Sigismond; mais un de ces événements que l'on ne fait presque jamais entrer dans les calculs de la politique, et qui en dérangeant souvent les combinaisons, éteint la foudre qui allait frapper le roi des Romains : Ziska meurt d'une maladie terrible et soudaine. Procope succède à ce grand capitaine dans le commandement des Taborites : il porte le ravage sur les frontières de l'Autriche et de la Bavière. Sigismond, qui ne s'occupe que du présent, ne pense qu'à se procurer des partisans et des secours, voit avec indifférence la diminution des prérogatives du trône, prévoit sans peine l'établissement d'un nombre immense de souverainetés presque entièrement indépendantes et la perte de l'unité germanique, et veut attacher à ses intérêts

la noblesse immédiate de l'Empire, autorise les membres de cette noblesse immédiate ou de cet ordre équestre à former entre eux, et avec tous les états germaniques, les alliances et les ligues qui pourront leur convenir.

Redoutant chaque jour davantage les progrès des hussites, il fait enlever les ornements impériaux du château de Carlstein, situé en Bohême, et les fait transporter à Bude et ensuite à Nuremberg, dont le magistrat est chargé, par des lettres patentes royales que les électeurs demandent, de la conservation de ces ornements.

Le pape, conformément aux décrets des Pères de Constance, avait réuni un concile général à Pavie et ensuite à Sienne. Cette assemblée rappelle les maximes qui placent les conciles au-dessus des pontifes de Rome, et veut s'occuper de la réforme de l'Eglise dans son chef et dans ses membres. Martin s'empresse de la dissoudre, et ajourne à sept ans la convocation d'une nouvelle assemblée œcuménique.

Les opinions et les forces des hussites l'effraient encore davantage : il presse vivement la diète de Nuremberg de commencer une nouvelle expédition contre ces redoutables confédérés. La diète arrête qu'on lèvera six mille lances et une nombreuse infanterie (1426). Le nouvel électeur de Saxe, fidèle à sa promesse, envoie une armée nombreuse en Bohême; elle veut dégager la ville d'Aussig, que Procope assiège; Procope attaque

les troupes de l'électeur, les disperse, et sa victoire déconcerte les projets hostiles de la diète de Nuremberg.

Les électeurs et plusieurs autres états se réunissent cependant à Francfort. Ils arrêtent une cinquième expédition contre les hussites; le cardinal de Winchester, légat du pape, publie une nouvelle croisade contre ces insurgés, excommuniés comme hérétiques. Deux cent mille hommes se rassemblent et pénètrent en Bohême sur trois colonnes; elles sont commandées par l'électeur de Trèves, celui de Saxe et celui de Brandebourg.

L'électeur de Saxe assiège la ville de Mies; Procope vole au secours de la place; une terreur panique s'empare de l'armée saxonne. Elle se débande malgré tous les efforts de Frédéric-le-Belliqueux, et Procope en fait un horrible carnage. Les deux autres colonnes germaniques apprennent ce terrible revers : l'épouvante les saisit; elles fuient, se dispersent, s'évanouissent pour ainsi dire, et Procope ne trouve plus d'ennemis.

Une diète générale se réunit à Francfort au milieu des alarmes. « Vous ne devez vous attendre » qu'à de nouvelles défaites, dit avec véhémence » l'électeur de Brandebourg. Quels désastres pouvez-vous éviter avec des troupes rassemblées à » la hâte, étrangères à tout mouvement régulier, » impatientes de toute discipline, et obligées de » combattre contre des soldats intrépides, endur-